

déserte et qui lui était absolument inconnue. Il n'avait sauvé du naufrage que les habits qu'il portait, et son portefeuille où se trouvait quelques valeurs composant toute sa fortune. Son premier mouvement, en se voyant préservé si miraculeusement d'une mort presque inévitable, fut de se jeter à genoux et d'adresser à Dieu mille actions de grâces.

Puis, ne voyant autour de lui aucune habitation, aucune trace d'homme il prit la résolution de marcher jusqu'à ce qu'il rencontra quelque ville ou quelque village hospitalier. "Peut-être suis-je dans une île déserte, se dit-il à lui-même. Eh bien ! si la Providence l'a voulu ainsi, je tâcherai d'imiter Robinson Crusoé, et de me suffire à moi-même." En disant ces paroles, il se fit un bâton d'une branche d'arbre qu'il coupa, et commença à explorer la contrée.

Saint-Firmin put alors se faire une idée de la vie des anciens anachorètes. Pressé par la faim, il se vit réduit à se nourrir d'herbes et de racines, aliments qui ne convenaient guère à l'estomac délicat et friand d'un gentilhomme français. Il mit plusieurs jours à franchir deux chaînes de montagnes qui n'étaient peuplées que d'animaux de toute espèce, et garnies de forêts d'antiques pins, de chênes nouveaux et touffus, et de noirs cyprès.

Cette vue âpre et sauvage lui inspirait des pensées tristes, et comme on le dirait aujourd'hui, "romantiques." Il regardait avec inquiétude ces masses gigantesques de rochers, ces abîmes sans fond et ses immenses forêts et n'osait concevoir l'espérance d'en sortir sain et sauf.

Il y avait déjà cinq jours qu'il errait ainsi sans savoir où il allait, passant les nuits couché sous les arbres des forêts, ne pouvant fermer l'œil, dans la crainte d'être à chaque instant dévoré par les bêtes féroces, dont les cris et les rugissements retentissaient sans cesse autour de lui, lorsque tout à coup il aperçoit dans le lointain une fumée noire qui s'élève dans les airs, légèrement ondulée par le vent. A cette vue, il reprend courage, et marche vers l'endroit qui lui montre ce signe d'espérance. En avançant il reconnaît çà et là quelques indices de culture. Bientôt un être à figure humaine se montre à lui. C'était une sorte de sauvage, enveloppé d'un vêtement qui ressemblait assez à une couverture ; il portait un arc et des flèches. Saint-Firmin marcha droit à lui ; mais dès que celui-ci l'aperçut, il prit la fuite à toutes jambes vers de misérables huttes qui sortaient de terre à quelque distance. En vain Saint-Firmin lui avait-il fait des signes de paix, en vain lui avait-il crié, tantôt en français, tantôt en mauvais anglais, qu'il ne venait point en ennemi, qu'il n'était qu'un pauvre voyageur égaré ; plus il criait, plus l'indien semblait redoubler de vitesse.

Un instant après, de toutes les cabanes sortirent en foule des hommes, des femmes, des enfants, armés diversement, les uns de flèches, les autres de bâtons et de pierres, et poussant tous des vociférations effrayantes. Saint-Firmin, alarmé de cet accueil qui ne promettait rien de bon, ne jugea pas à propos d'essayer de parlementer avec ces sauvages ; et, quoique harassé de fatigue, il s'éloigna, de toute la vitesse de ses jambes, de ces êtres inhospitaliers. Ces sauvages étaient sans doute plus effrayés que méchants, car ils rentrèrent dans leurs cabanes presque aussitôt. C'était probablement le res-